

Gilbert Marquis, mon père...

09 FÉVRIER 2015 | PAR SERGE MARQUIS



Mon père vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans à Paris. Il était l'un des derniers survivants d'une histoire qui se confond avec les soixante dernières années du trotskysme français. Et plus particulièrement avec celle d'un courant politique : le « pablisme ».

Je peux difficilement évoquer mon père sans parler de ma mère, avec laquelle il avait trouvé un équilibre. J'entends encore le cliquetis des machines à écrire dans la grande salle des sténos-dactylos où elle travaillait, en rangs serrés, boulevard Barbès (18^e) au siège de la BNP – ce bruit permanent matin, midi et soir, les touches qui frappent, le retour chariot, la pointeuse, la cantine, les milliers d'employés s'agitant à cette occasion. Jusqu'à vingt-et-un an, la mère de ma mère a vécu au presbytère dans le pays saintongeais (Charente-Maritimes), avec sa mère (mon arrière-grand-mère) habillée de noir depuis que son mari était mort à la guerre 14-18... Arrivée à sa majorité, la première chose qu'elle a faite a été de se marier avec un communiste ! Il était résistant à la SNCF, il fut arrêté et déporté. Et puis, il a été relâché, sous la pression du Parti dans le camp, pour rejoindre sa famille pour quelques semaines seulement, puisqu'il était donné pour mort... Il faisait 37 kilos pour à peu près 1,80 m. Mais il a finalement survécu.

La première chose qu'a fait ensuite ma propre mère, Nicole, a été de se marier avec... un trotskyste !

Je suis pour ma part un autogestionnaire.

Et nous avons là le cheminement politique de ma famille sur un siècle.

Encore un mot concernant ma mère chérie, Nicole, qui a toujours su s'occuper de mon frère et moi : elle est décédée à l'âge de soixante-quatre ans. Médaille du travail, début du boulot à moins de seize ans après le certificat d'étude, une riche activité syndicale, pas d'évolution de carrière bien sûr. Les syndicalistes le savent, le bas salaire, c'est pour eux tout du long de la vie. Après mai-68, elle est élue au Comité exécutif de la CFDT BNP-Paris. Mais Edmond Maire veillait : leur section syndicale a été dissoute, premier exemple de ce que l'on a appelé le « recentrage » (1977), et qui conduira à la dissidence et, bien des années plus tard, à la création de SUD. Perdant tous ses mandats, ma mère s'est retrouvée de nouveau en proie aux tracasseries patronales, baladée d'une agence à l'autre, d'un bureau sans fenêtre à l'autre. Elle redevint déléguée du personnel, ré-adhéra à la CGT, puis déléguée syndicale à nouveau. Une vie de bagarres permanentes pour une femme courageuse qui prenait tout à cœur. A son décès, nous avons écrit un épitaphe sur le faire-part : « *Nicole, toujours droite !* »



Mon père à droite, et ma mère à gauche, à la Sorbonne.

Vous pouvez imaginer les conversations à table.

Le vécu de mon père n'était pas en reste : vendeur de journaux à onze ans ! Son frère aîné, Bernard, travaillait sur les chantiers de travaux publics à quatorze ans. L'argent était pour la famille. Bientôt, tout le monde s'y mettrait : les gros engins, la pelleuse. D'extraction paysanne modeste – son père avait dû abandonner la forge familiale du village (Dangers) en Beauce pour se faire embaucher chez l'entreprise de travaux publics Razel en Ile-de-France –, mon père, qui n'a donc pas fait d'études et a commencé jeune sa vie active, comme ses trois frères et sœurs, a adhéré à l'âge de dix-neuf ans, en 1950, au Parti communiste internationaliste (P.C.I.), la section française de la IV^e, à la suite d'un séjour en Yougoslavie. Organisés par la IV^e Internationale sur le mode des Brigades internationales en Espagne, ces camps de travail visaient à rompre l'isolement que le Komintern voulait imposer à la Yougoslavie de Tito et son expérience d'autogestion. Mon père travaille comme ouvrier à l'usine Chausson de Gennevilliers, puis il est devenu permanent syndical CGT à la Fédération des métaux de Seine-et-Oise. Il se retrouve par la suite à Nord-Aviation où, à la tête de la section PCF, se trouve un certain Georges Marchais.

A cette époque de l'après-guerre, les débats dans la IV^e Internationale font rage.

La IV^e internationale sort de la guerre plus minoritaire que jamais. Les staliniens sont auréolés de leur combat contre le nazisme. Une nouvelle guerre induite par la guerre froide n'est pas à exclure. La IV^e n'a pas pris la place de la III^e Internationale, comme celle-ci l'avait fait avec la II^e (l'Internationale socialiste) au sortir de la Première Guerre mondiale... Le pronostic est donc démenti. Secrétaire à l'organisation de la IV^e Internationale, Michel Raptis, dit Pablo, propose une réorientation stratégique : « l'entrisme *sui generis* ». Loin d'une manœuvre tactique, il s'agit de rejoindre sur le long terme les structures majoritaires de la classe ouvrière, en France le PCF et la CGT, afin de détacher des pans du giron stalinien et réformiste. Pierre Lambert n'y voit rien d'autre que la fin programmée du trotskysme.

Mon père suit « Pablo ».

Il fait de l'entrisme, mais il est exclu du PCF en 1958 à la suite de la purge contre le bulletin d'opposition interne « Tribune de discussion ».

La IV^e internationale se divisera une nouvelle fois de manière durable en 1962.

Dans le contexte des révolutions coloniales, la tension se porte sur la question suivante : vu le petit nombre de militants, faut-il participer aux mouvements de libération nationale de l'intérieur, en pariant sur la dynamique sociale induite, ou maintenir l'activité d'une organisation trotskyste indépendante ? Alors qu'il est en prison en Belgique pour fausse monnaie en faveur du FLN, « Pablo » est de fait exclu de l'organisation qu'il dirigeait depuis 1944.

C'est la scission de l'Internationale « pabliste » : d'un côté, les « frankistes » (Pierre Frank, Ernest Mandel, Livio Maïtan...); de l'autre, « Pablo » (Gilbert Marquis, Michel Fiant, Henri Benoits...). La Tendence marxiste-révolutionnaire internationale (TMRI) est créée, l'Alliance marxiste-révolutionnaire (AMR) sera sa section française. De leur côté, les « Frankistes » feront vivre la Ligue communiste, puis L.C.R., ancêtre pour partie du NPA, tandis que Lambert s'est déjà lancé dans « *la reconstruction de la IV^e Internationale* », dont l'organisation française est aujourd'hui le Parti ouvrier indépendant (P.O.I.).

En Algérie, où opère « Pablo » conseiller spécial de Ben Bella, les nationalisations précèdent une réforme agraire et une mise en autogestion d'entreprises, surtout agricoles et un peu industrielles. Mohamed Harbi et Hocine Zahouane, qui animent l'aile gauche du FLN, deviendront les « amis » de « Pablo », de Gilbert et de la TMRI. Gilbert sera étroitement associé à la révolte chypriote de Makarios, à la lutte contre la junte des colonels en Grèce, au soutien à l'ANC sud-africaine, au mouvement palestinien du FDLP — avec quelques faits d'armes, comme l'impression de l'organe clandestin du FLN en métropole ; l'évasion de prison en Turquie de Yilmaz Güney, le réalisateur de *Yol*, *la permission*, Palme d'or du festival de Cannes en 1982 ; la protection de Stokely Carmichael, alors porte-parole de la mouvance Black Panther Party, qui logeait chez nous à Clamart (92) ; le soutien aux dissidents de l'Est, comme Piotr Egidès et Tamara Deutcher, et d'autres actions qui ne sont toujours pas prescrites.

Mai-68 permettra à son organisation de trouver une nouvelle respiration, avec l'arrivée de jeunes tels Maurice Najman, initiateur des Comités d'action lycéens (C.A.L.). Une fois Michel Rocard parti du Parti socialiste unifié, l'A.M.R. y adhère collectivement. Gilbert est membre de son Bureau national. Mais la greffe ne prend pas. Scission, renaissance sous l'appellation des C.C.A. (Comités communistes pour l'autogestion).

À croire que l'appétence de ce courant politique pour les idées neuves et sa rupture avec le trotskysme traditionnel le déstabilisent. Pas facile en effet de remettre en cause la conception « léniniste » du Parti révolutionnaire, guide et avant-garde, qui se construirait à partir d'un noyau de dirigeants autour duquel devraient s'agréger ensuite d'autres forces. Les « pablistes » lui préfèrent l'idée d'un arc de forces indépendantes, vouées à s'unifier, se décomposer et se recomposer, à mesure du processus révolutionnaire en cours et des tâches politiques à atteindre — vision « mouvementiste » plus en phase avec la situation de l'époque. Ils cherchent à articuler la problématique du mouvement ouvrier avec celle des « *nouveaux mouvements sociaux* » (jeunes, femmes, immigrés, genre,...), terme utilisé par l'A.M.R. avant qu'il fasse florès dans les sciences sociales. Ce courant politique renouvelle son approche des Pays de l'Est, qu'il définit désormais de « *pays bureaucratiques* » plutôt que d'« *États ouvriers dégénérés* ». Il approfondit son approche de l'autogestion, qu'il conçoit dans une formule lapidaire comme « *le contenu du socialisme et le moyen d'y parvenir* »... En 1981, il analyse l'arrivée de F. Mitterrand comme paradoxale : la gauche est au pouvoir au moment où la force propulsive de Mai-68 s'achève, ce qui pose des problèmes inédits...

Lorsque je songe à mon père, ce qui me revient le plus à l'esprit c'est à quel point il était accrocheur, d'un volontarisme extraordinaire, et d'une énergie rare. Je l'ai attendu durant des années tous les soirs à partir de 23 h ou minuit, parfois une heure du matin pour qu'il me rapporte les derniers événements. Il prenait du pain, un morceau de fromage, la radio était déjà allumée, et nous parlions. Oh, il ne s'est pas occupé de nous, et il est vrai que s'il ne m'avait pas transmis cette passion de la politique tout aurait concouru pour que je finisse mal, mon frère a presque fini en correctionnelle, mes cousines étaient prostituées, et mon milieu de rue naturel me portait vers les activités de gang. J'ai été dans des bandes, et j'ai toujours pensé que je n'échapperais pas à la prison.



Michel Rocard et mon père en casquette, à droite, levant le poing pour LIP en septembre 1973.

C'est peut-être le grand hiatus de ma vie et celle de mon père : nous retrouver dans un milieu militant socialement différent de notre origine. Mon père s'y est retrouvé, pour moi ce fut toujours plus difficile. C'est probablement pour cela que je n'ai pas pris les responsabilités qu'il a eues. Et, pourtant, de toute ma famille large, je suis le seul pratiquement à avoir fait des études jusqu'au Bac. Mon frère s'est mis à travailler à l'âge de quinze et demi sur des machines offset. Je suis en quelque sorte le petit-bourgeois de la famille. Allez comprendre...

En 1984, Ben Bella en exil fait appel à mon père pour aider l'opposition démocratique algérienne. Mais les diverses publications dont Gilbert Marquis a l'autorité sont toutes interdites par les gouvernements de gauche comme de droite, au motif qu'elles sont « *de nature à contrarier les intérêts diplomatiques de la France* ». Leur avocat, Ali Mécili, est assassiné à Paris sur contrat de la Sécurité militaire. Son meurtrier est arrêté et expulsé en Algérie par Charles Pasqua. L'Algérie entamera ensuite une longue période sombre dont elle n'est pas sortie. Les émeutes d'octobre 1988, la fin du duo Ben Bella-Aït Ahmed, l'émergence des islamistes, le coup d'État, la guerre civile...

Nous avons connu tout cela, nous étions sur le bateau *Le Hoggarde* retour de Ben Bella vers Alger...

Il y aura aussi la chute du Mur, qui sera l'occasion pour lui et moi, ensemble, tous les deux, d'un voyage à Berlin et à l'Est, afin de mieux saisir l'aspiration des Allemands de l'Est à la réunification. Il sera à Moscou avec Maurice Najman et Marcus Wolf (l'ex-chef des services secrets est-allemands) lors de la tentative du coup d'Etat contre Gorbatchev en 1991. Puis, il marque son soutien au peuple irakien, contre le boycott, qui le conduira à rencontrer Saddam Hussein, tout comme Khadafi quelque temps avant, ce qui lui fut reproché. Il était conscient que son action ne lui laissait pas toujours le choix des acteurs.



Mon père, ma mère Nicole, Otelo de Carvalho, une femme dont j'ignore l'identité, puis Jack Ralite et Gilles Perrault.

Avec l'éclatement de la Yougoslavie, la construction de l'Union européenne, la marche sans frein du marché et de la mondialisation, mon père tente de prolonger quelque peu l'esprit du courant « pabliste » auquel il s'était indéfectiblement identifié, en créant « *la revue internationale pour l'autogestion* » *Utopie critique*. La nation, l'Etat, la république... , à l'heure où les bourgeoisies étaient prêtes à s'en débarrasser, commençaient à devenir des thèmes de réflexion et d'action. Il offrit une tribune aux courants « souverainistes » de la gauche. Sans engager son comité de rédaction, composé d'intellectuels et de militants aux origines diverses (Tony Andréani, Henri Benoits, Robert Charvin, François Cocq, Eric Coquerel, Denis Collin, Sophie Combes d'Alma, Jean Copens, Jacques Cotta, Claude Debons, Gérard Delahaye, Francis Dunois, Jean-Pierre Garnier, Florence Gauthier, Mohammed Harbi, Jean-François Jousselein, Georges Labica, Jean-Pierre Lemaire, Patrick Letrehondat, Jacques Michel, François Morvan, Christophe Ramaux, Danielle Riva, Michel Naudy, Patrick Silberstein, Christophe Ventura,...), il soutient Jean-Pierre Chevènement à la Présidentielle de 2002. Avant de se rapprocher plus tard du Front de gauche.

Il aura consacré toute sa vie à l'idée de la solidarité internationaliste et au socialisme à visage humain, qui l'éloigna au fil des événements de l'idéologie – sans se rallier jamais au réformisme bon teint, comme le voudrait l'époque.

Mon père était un indéfectible trotskyste à l'ancienne. Je l'aimais comme il nous a aimés.

Décédé à 84 ans, il aura fait sa dernière manif le 11 janvier dernier.

Un hommage lui sera rendu **ce jeudi 12 février à 13 h 30** à la salle du crématorium du cimetière du Père-Lachaise...

Je pense à lui et à ma mère.

C'est dur de les avoir perdus.

Serge Marquis

Gilbert Marquis : un militant de l'autogestion et de l'internationalisme

Par [Robi Morder](#), publié le 12 février 2015 site Association pour l'autogestion.



Manifestation du 1er mai 1971, Paris. De gauche à droite : Alain Krivine, Michel Rocard, Gilbert Marquis, Michel Fiant.

Gilbert Marquis vient de s'éteindre. Né en 1930 dans une famille ouvrière d'origine paysanne, ayant commencé à travailler très tôt (vendeur de journaux à 11 ans) il est ouvrier à l'usine Chausson quand il rencontre l'autogestion en Yougoslavie en 1949 ; Il participe en effet – comme tant d'autres – tel Felix Guattari[1]– aux brigades de solidarité organisées par la Quatrième internationale en soutien à une révolution menée sous la direction de Tito contre la volonté de Staline. Face au modèle bureaucratique soviétique, l'autogestion apparaît dès lors porteuse d'une alternative au « modèle » stalinien. Gilbert Marquis adhère à son retour de Yougoslavie au Parti Communiste Internationaliste (PCI), la section française de la Quatrième internationale. Syndicaliste actif, ouvrier à l'usine Chausson de Gennevilliers, puis de Meudon, il devient permanent syndical CGT à la Fédération des métaux de Seine-et-Oise.

Ce n'est pas le lieu ici de décrire en détail la vie mouvementée du trotskysme et donc le positionnement de Gilbert à chaque étape de son itinéraire. L'essentiel tient en un choix : celui de la recherche de l'action du sein même du « mouvement réel des masses », comme le choix de l'autogestion qui se confond avec celui fait par Michel Pablo. Gilbert s'engage comme ses camarades du PCI – on citera Henri Benoist, Pierre Avot-Meyers, Simonne Minguet, Michel Fiant[2] parmi tant d'autres[3] – dans le soutien à la révolution algérienne. Après l'indépendance, il est bien évidemment du soutien aux expériences d'autogestion en lien avec [Michel Pablo](#), et [Mohammed Harbi](#). C'est Gilbert Marquis qui sera le gérant de *Sous le drapeau du socialisme*, qui d'organe de la « commission africaine de la Quatrième internationale » devient après 1965 celui de la TMR4, puis TMRI[4]. Il est bien évidemment à la direction de l'AMR (Alliance marxiste révolutionnaire) à sa fondation en 1969. La convergence des partisans de l'autogestion qui mène du [CLAS](#) (Comité de liaison pour l'autogestion socialiste) à l'entrée au PSU en 1974 voit Gilbert devenir membre du bureau national de ce parti. Il y siège avec Michel Fiant et avec [Maguy Guillien](#). Quand, en 1977, la « tendance B » du PSU sort pour former les CCA (Comités communistes pour l'autogestion), il en est bien évidemment un des responsables, suivant le secteur entreprises et surtout l'internationale. Car Gilbert était avant tout un authentique militant internationaliste sans crainte des risques encourus par les multiples facettes qu'un tel engagement implique.



Marche sur Lip, septembre 1973. Gilbert Marquis est à droite, avec sa casquette.

Avec la venue de la gauche au pouvoir après 1981, de nouveaux reclassements s'opèrent, des ruptures, des regroupements dans lesquels les autogestionnaires se positionnent chacun à leur manière. Pour Gilbert, c'est en 1981, la formation à nouveau d'une AMR, la Fédération de la gauche alternative, la campagne Juquin[5] en 1988, à la suite de laquelle se forme l'AREV[6]. En 1993, après la chute du mur de Berlin et la fin de l'URSS, le mouvement de Pablo rejoint la Quatrième internationale, et Gilbert la LCR dont il devient membre du comité central. Il milite dans le 20^{ème} arrondissement de Paris, tout en étant l'animateur de *Utopie critique* (« revue internationale pour l'autogestion »). Tout en ayant approché de près, par l'entremise de notre camarade Dumé Ghisoni, le mouvement nationalitaire corse au début des années 1980, il accorde de plus en plus d'importance à la nation, sensible à un souverainisme tel celui de Chevènement – qu'il soutient à la présidentielle de 2002, sans toutefois aller sur « l'autre rive ».

On ne peut évoquer Gilbert Marquis sans rappeler Michel Fiant (signant souvent Lucien Collonges) . A la TMRI, Gilbert a comme pseudonyme « Boris Harding », à l'AMR et aux CCA il est « Lenoir » (et parfois quand les CCA écrivent à la TMRI, c'est Lenoir qui écrit à Harding !)[7].

Autant Michel, méticuleux organisateur, pouvait travailler en profondeur la théorie, l'écriture, autant Gilbert, mélange de trotskyste « à l'ancienne » et d'ouverture aux apports nouveaux, était un homme d'action, ayant appris et développé un grand sens pratique, une aptitude (et un culot) au bricolage. Avec des bouts de ficelle il se débrouillait pour faire imprimer des brochures, un journal, et avec un certain don de l'improvisation de faire loger au dernier moment les délégués à un congrès de la TMRI à Paris. Avec sa gouaille et son insolence, et parfois un côté roublard, il savait dire son fait au patron, et entraîner les ouvriers de son atelier. Même dans les discussions internes, en pleine polémique, il savait se tourner vers vous, et d'un clin d'œil, avec son regard espiègle semblait dire « je l'ai bien eu là, non ? ».

[1] Il m'avait raconté que sur le chantier Felix Guatary discutait, alors que lui, Gilbert, travaillait.

[2] Qui devient également son beau-frère

[3] Lire notamment Sylvain Pattieu, *Les camarades des frères, trotskystes et libertaires dans la guerre d'Algérie*, Syllepse, 2002 ; Simonne Minguet, *Mes années Caudron, une usine autogérée à la Libération*, Syllepse, 1997 ; Clara et Henri Benoits, avec Jean-Claude Vessilier, *L'Algérie au cœur, révolutionnaires et anticolonialistes à Renault-Billancourt*, Syllepse 2014.

[4] Exclue en 1965, la Tendance marxiste-révolutionnaire de la 4^{ème} internationale devient en 1972 Tendance marxiste révolutionnaire internationale. L'AMR puis les CCA en seront la section française.

[5] Exclu du PCF dont il était membre du bureau politique Pierre Juquin porte aux élections présidentielles de 1988 une candidature soutenue par le PSU, la LCR, la FGA, différentes strates d'oppositionnels issus du PCF et de nombreux sans parti.

[6] AREV : Alternative rouge et verte, qui devient ensuite Les Alternatifs.

[7] Au PCI il choisit le pseudonyme de « Le Serf », le comble pour un « Marquis »...

Les nôtres : Gilbert Marquis

Notre presse:

Hebdo L'Anticapitaliste - 276 (12/02/2015)

Samedi 14 Février 2015

Gilbert Marquis vient de mourir à l'âge de 84 ans, mon camarade et ami depuis 1950...

Il adhère à 20 ans au Parti communiste internationaliste, le PCI, la section française de la IV^e Internationale, au retour d'une brigade de travail en Yougoslavie, après la rupture de Tito d'avec Staline. Sa référence constante à l'autogestion trouve ses racines dans ce moment.

Ouvrier à l'usine Chausson de Gennevilliers, puis de Meudon, il devient permanent syndical CGT à la Fédération des métaux de Seine-et-Oise. Avec sa gouaille et son insolence, il est de ceux qui savent dire son fait au patron, et entraîner les ouvriers de son atelier. À contre-courant politiquement en ces temps de domination du stalinisme, mais jamais isolé.

Dans les débats du mouvement trotskiste à partir de 1952, Gilbert soutient les positions de la majorité de l'Internationale, faisant le choix de l'entrisme dans le mouvement réel, le PCF en France. Adhérent dans ces conditions au PCF, il en est exclu en 1958 à la suite des mesures contre le bulletin d'opposition interne « Tribune de discussion ».

Pendant la guerre d'Algérie, il est l'un des animateurs de l'activité de soutien au FLN menée par le PCI. À Jeune Résistance, organisation clandestine qui faisait du travail dans l'armée, il noue des relations politiques avec un jeune militant des Jeunesses communistes, Alain Krivine.

Après l'exclusion en 1965 de la IV^e Internationale de Michel Pablo, Gilbert devient l'un des principaux animateurs en France du courant dit « pabliste », participant successivement à l'AMR, au PSU, à l'Alternative rouge et verte... Suite à l'autodissolution de ce courant, il rejoint un court moment la LCR en 1993.

Ne renonçant jamais à vouloir changer le monde, son ouverture à tous les mouvements d'émancipation est la marque de son engagement militant.

Salut camarade !

Henri Benoits

Militant au PCI depuis 1944, ancien Renault à Billancourt,

Henri Benoits est aujourd'hui militant du NPA.